LES

INTRIGUES

DE MADAME

DE STAEL,

A L'OCCASION
DU DÉPART DE MESDAMES
DE FRANCE.

Comédie en trois Actes et en Prose.



LES INTRIGUES DE MADAME DE STAEL,

A L'OCCASION

DU DÉPART DE MESDAMES DE FRANCE.

Comédie en trois Actes et en Prose.

A PARIS;

Et se trouve,

AU BOUDOIR DE MME DE STAEL.

PERSONNAGES

LE ROI.

MADAME DE STAEL.

M. DE STAEL.

NARBONNE.

MIRABEAU.

CHAPELIER.

LES DEUX LAMETH.

BARNAVE.

CAMUS.

DUPORT.

BAILLY.

LIANCOURT.

UN DOMESTIQUE.

Troupe D'ARISTOCRATES.

Troupe DE DÉGUENILLÉS.

GARDES.

La Scène est à Paris.

LES INTRIGUES DE MADAME DE STAEL,

A L'OCCASION DU DÉPART DE MESDAMES DE FRANCE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

(Le Théâtre représente la chambre à coucher de Madame de Stael. On la voit en négligé dans sa bergère).

MADAME DE STAEL.

QUOI ! Rien depuis trois jours ne consolera mon coeur !..... elle sont parties !..... elles emmènen

mon amant !..... Cruel tourment !..... pensée affreuse ! ... Séparation cruelle ?.... Peine de l'absence, quelle langue peut vous exprimer ! .... mon ame est attachée au char qui les entraîne..., à chaque pas mon cœur se déchire...., toute la route semble teinte de mon sang..., je souffre mille morts.... Femmes barbares ! rien n'a donc pû vous arrêter !... je vous abhorre.... que mes malédictions vous accompagnent. Le Ciel exaucera-t-il mes vœux ?... Ah ! je succombe sous les maux qui m'accablent. Narbonne, ô Narbonne, vois ton amante désolée.... depuis ton départ, elle ne connoît ni le repos ni le sommeil.... Venez sentimens de la haine ; venez, sentimens de la rage et de la vengeance, venez m'arracher à cette profonde léthargie... Déesses méprisées sur le Mont Ida, voyez les outrages cruels qui me sont faits... Moi, la Déesse de nos jeunes-gens, je n'ai pu l'emporter ni par mes carresses, ni par mes charmes : deux vielles Princesses ont vaincu tous mes moyens de résistance, elles ont fui, elles m'ont échappé, me voilà la fable des Français. Oh ! tous mes esprits m'abandonnent, je me meurs.

SCENE II.

M. DE NARBONNE MADAME DE STAEL.

NARBONNE.

AH ! me voici dans les lieux où elle repose ; comme mon cœur palpite.... Voilà ce lit, le sanctuaire de

ma divinité. . . . brisons le voile qui la cache à mes avides regards.

(*Il tire le rideau, et le bruit réveille Me de Stael*).

Madame DE STAEL.

Qui vient ici m'interrompre ? Ciel, c'est lui, c'est Narbonne.

NARBONNE.

Oui, c'est moi, Baronne adorée ; c'est moi qu'un heureux destin ramène à vos genoux.

(*Ils s'embrassent*).

Ah Baronne, de quel desir impatient j'étois agité en revolant vers vous ! je n'ai resté que vingt-six heures pour faire quatre-vingt lieues.

Madame DE STAEL.

L'aîle de l'Amour est plus rapide que l'aile du vent : pour moi, j'étois accablée de la tristesse de votre départ. Vous étiez l'objet de toute mes pensées comme de toutes mes peines. Vous le voyez, le sommeil ne s'étoit pas encore placé sur mes paupières.

NARBONNE.

J'étois bien dans les mêmes tourmens, Baronne ; vous n'en doutez pas.

Madame DE STAEL.

Eh ! d'où venez-vous donc ?

NARBONNE.

D'Arnay-le-Duc.

Madame DE STAEL.

J'entends, nous les tenons; elles sont arrêtées.

NARBONNE.

Justement, et l'on m'a renvoyé pour en rapporter la nouvelle au Pouvoir Exécutif.

Madame DE STAEL.

Mon ami, vous me rendez la vie : que je suis satisfaite ! Tout Paris savoit mes efforts pour empêcher ce départ, ma gloire y étoit intérressé ; j'étois humiliée, me voilà glorieuse ; enfin elles ont subi l'affront de l'arrestation ?

NARBONNE.

Je n'étois parti que dans cette espérance. Nos Jacobins ont été parfaitement servis. Avec quel empressement je me suis chargé d'en apporter la nouvelle !

Madame DE STAEL.

Vous connoissez tout le prix que j'attache à tant d'amour. Je vous saurai gré toute ma vie d'avoir voulu plutôt venir consoler votre amante dans les larmes, que de rester auprès de vos bienfaitrices, en captivité.

NARBONNE.

L'Amour doit toujours l'emporter ; mais la reconnoissance aura ses droits à son tour.

Madame DE STAEL.

Que prétendez-vous donc ?

NARBONNE.

Solliciter le Décret de leur liberté.

Madame DE STAEL.

Que dites-vous, Narbonne ? Le Décret qui les rendra libres, le Dècret avec lequel elle pourront continuer leur voyage ! Que nous auroit-il servi de les faire arrêter ?

NARBONNE.

Vous aurez du moins prouvé votre puissance, vous n'aurez pas perdu la gageure en entier, et vous aurez du moins joui de leur humiliation.

Madame DE STAEL.

Quoi ! Narbonne, le Décret qui les rendra libres et qui me donnera la mort ! le Décret qui vous arrachera de mes bras !... Le Décret qui vous éloignera de moi, peut être sans retour !...

NARBONNE.

Ah ! Baronne, jugez de ma position, le Public m'observe ; je me déshonore si j'ai l'air de les abandonner. Que puis-je faire ?

Madame DE STAEL.

Braver tout pour l'amour. Qui donc, dans ce siècle, se pique de reconnoissance ?... Que vous importe le Public ? Vous n'osez l'affronter, lorsque je m'expose à tout pour vous !,.

NARBONNE.

Songez à tout ce que je leur dois.

Madame DE STAEL.

Leur devez-vous d'avantage que je ne dois au Ba-

ton ? Je vous immole mon devoir ; et vous, vous ne m'immolerez que des égards.

NARBONNE.

Vous ne m'entendez pas.

Madame DE STAEL.

Expliquez-vous donc.

NARBONNE.

Je dois sauver les apparences, je dois donc tout tenter pour obtenir le Décret ; mais sous-main, je travaillerai pour qu'on me le refuse, il faudroit en empêcher la sanction, obliger le Roi de rappeler ses Tantes. Tout cela me paroît aisé, alors je reste pour jamais dans vos bras.

Madame DE STAEL.

Ah ! venez qu'ils vous serrent. Ah ! Je respire, touchez mon cœur, vous l'aviez glacé d'effroi.... mais le moyen de réussir dans ce projet ?

NARBONNE.

J'ai déjà pris quelques mesures. Mirabeau est averti : Barnave, les Lameth, tous les Chefs vont se rendre ici pour en conférer.

Madame DE STAEL.

Quoi ! vous n'êtes pas descendu d'abord chez moi ?

NARBONNE.

J'avois une lettre de Mesdames à remettre au Roi, c'est par-là que j'ai commencé.

Madame DE STAEL.

Toujours le Roi le premier ? cette marche est-elle constitutionnelle ! ne falloit-il pas d'abord venir vous concerter avec l'amour ?

NARBONNE.

J'ai craint de troubler votre sommeil.

Madame DE STAEL.

Amant peu délicat ! que vous connoissiez mal les angoisses de mon cœur ! Le sommeil pouvoit-il approcher de mes yeux, lorsque vous, qui faites tout mon bonheur, vous vous éloigniez de moi ! N'étoit-ce pas de celle à qui ce voyage étoit le plus pénible que vous deviez recevoir les premiers conseils ? Est-ce-là le cas que vous faites de mes lumières ? Nous allons en conferer ; mais crainte qu'on ne vienne nous interrompre, je vais fermer les portes.

(*Elle va mettre les verroux*).

Oui, mon ami, il ne faut pas qu'elles partent. . . . . . Venez vous asseoir près de moi ; sur ce lit.... Venez gouter tous les plaisirs dont l'absence vous privera.... Ah ! Narbonne, quelle Romaine vaux mieux que votre chère Ambassadrice ? Quelle sujette du Pape vous satisfera mieux qu'une fille de Calvin ?.... Venez donc....

NARBONNE.

Pardon, Baronne..... Songez dans quel état je suis. Depuis vingt-six heures, je cours la poste...., Je meurs de sommeil encore plus que d'amour.... Laissons l'amour pour quelques instans.... Ce soir, Baronne....

Madame DE STAEL.

Eh bien ! à ce soir. Mais trois jours m'ont déjà paru si longs. Si vous voulez dormir, jettez-vous sur mon lit.

NARBONNE.

Je le veux bien.

(Il s'y jette et s'endort).

Madame DE STAEL.

Dors, malheureux jeune homme; je veux, par mes enchantemens, par mes perfides caresses; je veux, nouvelle Circé, te faire oublier tes devoirs. Quelles sont donc ces femmes qui se disent des Princesses? Impudentes! elles ont osé me braver! elles ignoroient donc que la brillante jeunesse est attachée à mon char?.. O mon père, tu as appris à cet arrogant, qui se vantoit d'être le plus puissant Monarque de l'univers, qu'il devoit fléchir le genou devant ton génie : moi, ta digne fille, j'apprendrai à ces Princesses, fières de leur origine, du respect et de l'amour de la France dont elles ont joui pendant soixante ans, que tous ces biens ne sont rien devant ta race ; et que, ni la vertu, ni la dignité, ni l'âge, ni le rang, ni le sang de tant de Rois, ne sont qu'un vain amas de poussière devant le souffle de ta progéniture ; Elles seront mes esclaves, comme un grand Roi fut le tien. Laisse, ô mon père, laisse ta fille venger tous tes affronts.

(Ici on frappe à la porte).

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

Madame DE STAEL.

QUI frappe-là ?

LE DOMESTIQUE.

On vient de la part du Roi, demander M. de Narbonne.

(Elle va ouvrir. Il entre).

Madame DE STAEL.

Comment dites-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Le Roi fait demander M. de Narbonne.

Madame DE STAEL.

Ces valets ne sauront jamais leur constitution !... qu'est-ce que le Roi ? Dites que M. de Narbonne n'est pas ici.

LE DOMESTIQUE.

On l'a vu entrer.

Madame DE STAEL.

Qu'importe ! il n'y est pas.

LE DOMESTIQUE.

Mais c'est de la part du Roi.

Madame DE STAEL.

Il prononcera ce mot jusqu'à m'impatienter..... Le

Roi ! Que me sont ses volontés ? Dites qu'il n'y est pas. Retirez-vous.

LE DOMESTIQUE, *en s'en allant.*

C'est être par trop Démocrate et par trop amoureuse. Je vais trouver M. l'Ambassadeur.

SCÈNE IV.

Madame DE STAEL, M. DE NARBONNE.

Madame DE STAEL.

DIEUX! comme il dort ! L'adorable mortel!..... de quel feu tout mon être s'embrase. Donnons-lui un baiser..... Sans doute il rêve à moi.... Je lui apparois comme Vénus sur son char traîné par ses colombes. Hélas! si j'étois Diane, il seroit pour moi le beau Endymion. Mais, faisons comme la Déesse. Son bonheur ne fut peut-être qu'une fable ; le mien est la vérité même,

(*Elle le baise*).

SCÈNE V.

LES MEMES, M. DE STAEL qui surprend Madame dans cette action.

M. DE STAEL.

COURAGE, courage.....

Madame DE STAEL.

Que me veux ce Vulcain ?

M. DE STAEL.

Que faites-vous-là Madame ?

Madame DE STAEL.

Que vous importe ?

M. DE STAEL.

Vous me répondez ainsi ?.... Vous ne craignez pas ; à l'affront, d'ajouter la plus cruelle impudence !

Madame DE STAEL.

Est-ce d'aujourd'hui que vous avez à vous plaindre !

M. DE STAEL.

Madame !..... madame !.....

Madame DE STAEL.

Allez-vous prendre de l'humeur ? Bon homme, calmez-vous. Craignez que Narbonne ne s'éveille : vous passeriez mal votre tems.

M. DE STAEL.

Eh bien ! pendant qu'il dort, je vais me venger !

(Il court à un couteau de chasse que portoit M. de Narbonne. La Baronne fait un cri ; elle se précipite entre eux ; elle se jette aux pieds de son mari. Narbonne se réveille).

NARBONNE.

Quel cri vient de frapper mes sens assoupis ?.... Dieux !.... La Baronne aux genoux.... Que lui voulez-vous, Monsieur ? Finissez ses alarmes, ou bien.....

(Il lui montre un pistolet).

M. DE STAEL.

Calmez-vous, Narbonne, ce sont les frayeurs d'une femme : elle sait bien que je suis bon. Je ne viens point vous chagriner. Je viens vous dire que le Roi vous demande. Un de ses valets-de-pied sait que vous êtes ici ; la Baronne a fait dire que vous n'y étiez pas ; on est venu me trouver afin de vous en avertir.... La pauvre femme ! elle a cru que je voulois vous surprendre....

Madame DE STAEL.

Ah ! j'aime à vous voir dans ces sentimens paisibles.... Croyez-moi, pour votre repos, il vaut toujours mieux fermer les yeux ; c'est de beaucoup le plus sûr de se taire : je vous donne-là les conseils de la sagesse et de la prudence. On ne rémédie à rien avec du tapage. Témoin Kornmann.

NARBONNE.

Le Roi me demande, dites-vous ?

M. DE STAEL.

Oui.

NARBONNE.

Qu'il attende. Mais dites que je vais aller.

M. DE STAEL.

Allons, il faut partir. L'un me prend pour son laquais ; l'autre m'en fait porter.... Mon Dieu, que les femmes et les hommes sont drôles ! Qu'on est heureux d'avoir un peu de philosophie et d'être né dans les glaces du Nord ! (*Il sort*).

SCÈNE VI.

Madame DE STAEL, M. DE NARBONNE.

Madame DE STAEL.

A-T-ON jamais vû une meilleure pâte d'homme ?

NARBONNE.

Il étoit digne d'occuper un trône.

Madame DE STAEL.

Il a voulu se fâcher, mais je lui ai fait peur de vous.

NARBONNE.

La Peur Baronne, la Peur ; il n'y a que cela de bon pour être tranquille avec les maris et les Rois. A propos, pendant mon absence, avez-vous un peu disposé les choses à la terreur? Avez-vous fait quelque émeute pour épouvanter les Thuileries? Car peut-être l'Assemblée ne voudra-t-elle pas prendre sur elle d'empêcher le départ de Mesdames ; et alors c'est au Peuple à l'obtenir par le moyen ordinaire de la Peur; vous auriez du l'exercer aux attroupemens.

Madame DE STRAEL.

Nous ne nous sommes point endormis. Nous avons exercé le Peuple au siège du Luxembourg mardi dernier.

NARBONNE.

Le Luxembourg !.... Bah !.... Et pourquoi donc?

Madame DE STAEL.

Pour indisposer le Peuple contre tous ces départs, nous avons fait circuler que tous les individus de la famille royale, devoient s'en aller les uns après les autres ; que *Monsieur* devoit partir dans la nuit même ; que toute cette famille, une fois dehors, rentreroit en France par les quatre coins du Royaume avec des armées nombreuses ; et qu'alors, pour qu'elle pût régner à son aise, on massacreroit tout le Peuple. On a eu soin en même-tems de faire sentir à nos Badauds qu'ils avoient eu tort de ne pas s'opposer plus efficacement au départ de Mesdames : de sorte que, mon cher Narbonne, je ne doute pas que si nous avons besoin du Peuple, il ne nous seconde à merveille. Le Peuple est bien comme l'a dit Montagne, la bête de somme que chacun peut monter.

NARBONNE.

Quoi ! vous avez donné cette sérénade à *Monsieur*; Et comment s'en est-il tiré avec sa grosse rotondité ?

Madame DE STAEL.

Pas mal ; je vous jure.

NARBONNE.

Il a de l'esprit.

Madame DE STAEL.

Et de plus, il a Madame de Balby qui l'a mené dans cette occasion, comme Agnès Sorel fit marcher son Royal amant.

NARBONNE.

NARBONNE.

A-t-il montré du cœur ?

Madame DE STAEL.

Beaucoup. Luxembourg étoit environné de dix-mille ames, il n'en est pas moins sorti avec toute confiance pour aller au jeu de la Reine.

NARBONNE.

C'est un grand bonheur pour tous nos factieux qu'ils ne soient pas tous plus hardis dans cette famille : s'ils se montroient, combien d'autres se montreroient avec eux, et combien d'autres se cacheroient !

Madame DE STAEL.

Ce sont les phrases sentimentales de mon père pour le *bon Peuple*, qui les ont ainsi amollis,

NARBONNE.

Ah ! vous convenez donc que le sentiment peut amollir.

Madame DE STAEL.

Comme vous profitez pour votre gloire d'un mot qui m'est échappé !

NARBONNE.

Nos amis tardent à se rendre ici. Je vais savoir ce que me veut l'Exécutif. Je saurai peut-être quelque chose donc nous aurons à délibérer.

Madame DE STAEL.

Allez, en attendant, je vais faire un peu de toilette.

NARBONNE.

Ah! Baronne, que vous êtes tendrement aimée!

Madame DE STAEL.

Vos yeux semblent me le dire.

NARBONNE.

Comme un petit sommeil répare les forces!

Madame DE STAEL.

Vous m'avez dit à ce soir, la compagnie peut arriver, le Baron peut revenir... à ce soir, j'y compte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

UN DOMESTIQUE, *seul.*

VOILA le lit tout fait... encore ne faut-il pas qu'un œil curieux puisse voir.... arrangeons vite cet appartement... mais pourquoi une assemblée de si bonne heure ?... Quelque grande conjuration va se tramer ici.. Que l'on ne sait guère comment on gouverne la pauvre France !.. Si j'avois quelque autorité, comme je vous ferois promener sur le cheval de bois ces petites Maitresses qui s'avisent de vouloir tenir les rênes des Empires !...

SCENE II.

LE DOMESTIQUE, Made. DE STAEL.

MADAME DE STAEL.

TOUT est-il prêt? personne n'est encore arrivé?.

LE DOMESTIQUE.

Personne.

MADAME DE STAEL.

Allez et dites qu'on fasse entrer aussitôt.

SCENE III.

MADAME DE STAEL, *seule.*

Les droits de l'homme !... Ah! la belle chose que les droits de l'homme!... Mais ils sont contraires à cette arrestation... on peut les invoquer en faveur de Mesdames... C'est donner un coup de pied à la Constitution que de les retenir... Ce seroit dire à l'Europe que le Roi et sa famille sont vraiment privés de la liberté... Sans doute, on me sacrifieroit les Princesses : mais voudra-t-on me sacrifier la Loi?... Cela m'inquiète... Quel triomphe si je pouvois à ce point tourner la tête à nos Législateurs ?....

SCENE IV.

LE DOMESTIQUE, Me. DE STAEL, BARNAVE.

LE DOMESTIQUE.

M. Barnave !...

MADAME DE STAEL.

Approchez un siège. *A Barnave.* Ah! bonjour intrépide Chevalier de la liberté.

BARNAVE.

Je me rends, Madame, au rendez-vous indiqué. De quoi s'agira-t-il ?

Madame DE STAEL.

De Mesdames. Elles sont arrêtées.

BARNAVE.

C'étoit immanquable. Notre Dieu doit l'emporter il faut qu'elles restent en France, qu'elles abjurent leur Religion et embrassent la nôtre. Tout genou doit se courber devant Calvin.

Madame DE STAEL.

Vous et moi nous nous moquons assurément de Calvin; mais votre zèle plaira beaucoup à ma mère : elle avoit le fanatisme de la Religion Réformée : moi, sa digne fille, je vous saurai bon gré; et, afin que vous n'en perdiez pas la récompense, même dès ce monde, je vous promets mes.... faveurs.

BARNAVE.

Voilà un fier avant-goût du Paradis.

SCENE V.

LES MÊMES. CAMUS.

LE DOMESTIQUE.

M. Camus !..

Madame DE STAEL.

Quoi! nous aurons pour nous le Drapeau rouge!.. C'est d'un heureux augure.

M. Camus.

J'ai laissé, Madame, mes Archives et mon Comité des pensions pour me rendre ici : De quoi s'agira-il?

Madame de Stael.

De l'arrestation de Mesdames.

M. Camus.

Pourquoi donc les arrêter? C'étoit autant de gagné sur la liste civile.

Madame de Stael.

Mais elles fuyent la Constitution du Clergé. Enfant de Jansénius! souffrirez-vous que deux personnes, qui marquent tant dans le monde, fuyent votre religion nouvelle?

M. Camus.

Ah! vous ranimez mon zèle. Non, elles ne partiront pas.

Madame de Stael, *bas à Camus.*

Persistez dans ce bon propos; et, un jour, quand nous seront sûrs que le monde n'en pourra rien savoir, dans une sombre retraite où l'œil de l'Eternel aura peine à pénétrer, enfin, dans le silence qu'exigera tout le mystère, je vous promets mes... faveurs.

M. Camus.

Rapportez-vous-en à toute la discrétion, à toute la pruderie de notre secte. O Madame, quel bonheur pour un Janséniste!

SCENE VIII.

LES MÊMES, NARBONNE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Narbonne!

NARBONNE.

Je viens de parler au Roi ; je viens de parler à ses Ministres.

CHARLES LAMETH.

Convenons de ne point prononcer ici ce mot odieux : disons toujours l'Exécutif.

MIRABEAU.

Eh bien ! que vous a dit l'Exécutif ?

NARBONNE.

Que l'arrestation de ses Tantes n'étoit rien, et qu'il se chargeoit d'arranger cela.

ALEXANDRE LAMETH.

Le sot !

Madame DE STAEL.

Véritablement il ne sent pas sa position.

MIRABEAU.

Ce n'est pas à nous à nous plaindre de sa bonhommie. . . car. . .

CHAPELIER.

Et qu'ont dit les Ministres ?

NARBONNE.

Ces gens-là sont vos valets très-humbles, ils sont prêts à faire tout ce que vous décréterez.

CAMUS.

Voyons : que ferons-nous ? Pour moi, j'opine de passer à l'ordre du jour.

BARNAVE.

Ont-elles écrit à l'Assemblée ?

NARBONNE.

Non.

CHARLES LAMETH.

C'est un mépris que nous ne pouvons absoudre.

MIRABEAU.

Devoient-elles écrire à d'autres qu'à l'Exécutif, puisqu'elles n'ont à reclamer que l'exécution de la Loi, qui permet à chacun d'aller et venir à son gré?

CAMUS.

Cette loi n'existe pas.

CHAPELIER.

Elle est une conséquence des Droits de l'Homme.

NARBONNE.

Que la Loi existe ou non ; qu'elles aient écrit ou non à l'Assemblée, vous n'en aurez pas moins à délibérer sur leur arrestation, parce que le Roi vous demandera d'ordonner la liberté de ses Tantes.

ALEXANDRE LAMETH.

Il ne faudroit point permettre l'initiative à l'Exécutif.

MIRABEAU.

La Loi ne peut condamner les égards rendus au Trône.

CHARLES LAMETH.

Ce sont ces égards qui nous perdent.

CHAPALIER.

L'Europe nous observe.

BARNAVE.

Eh bien! étonnons l'Europe, en lui montrant que nous savons nous passer de ses brigands couronnés.

MIRABEAU.

Vous sortez de l'ordre du jour. Mesdames seront-elles libres, oui ou non? Voilà la question.

NARBONNE.

S'il vous faut une lettre de leur part, comme j'ai leur blanc seing, je ne pourrois, sans me compromettre, me dispenser de remplir cette formalité.

CAMUS.

Sans doute, il faut cette formalité.

Madame DE STAEL.

De grace, que je fasse cette lettre. Je veux les mettre à vos pieds; les humilier autant qu'elles ont cru s'élever en bravant mes efforts, la fermentation, le mécontentement public. Je veux qu'elles soient, *avec respect, les humbles servantes de votre Président.* Par-là, Messieurs, je servirai votre gloire; l'Univers apprendra que telle est votre puissance, que même la Famille Royale est ventre à terre devant vous.

ALEXANDRE LAMETH.

Sublime idée!

CHARLES LAMETH.

Le côté droit, en entendant cela, comme il rongera son frein.

Madame de Stael.

Le point essentiel est de retenir ces Dames captives. Il vous faut pour cela des raisons.

Mirabeau.

Messieurs de Lameth en ont toujours.

Alexandre Lameth.

Une adresse à l'Exécutif, dans laquelle on peindroit les troubles qui peuvent naître de ce voyage, embarrasseroit, je crois, beaucoup cet homme que tout embarrasse.

Mirabeau se met à rire.

Pourquoi donc riez-vous ?

Mirabeaé.

L'usage des adresses est un peu renouvellé des Grecs.

Charles Lameth.

Dans les commencemens, il a fait des merveilles.

Mirabeau.

Dans les commencemens, l'Exécutif étoit Roi; il étoit sur son Trône; le Trône est à bas, l'Exécutif n'est qu'un Sanctionnateur. Et vous vous serviriez du moyen des adresses qui lui supposeroient encore quelque autorité ! vous n'y pensez pas.

Charles Lameth.

Il a raison.

Barnave.

Ce ne sera-là qu'une cruelle ironie, une insolence de plus; je suis de l'avis de l'adresse.

Camus.

Si l'on y fait une vive peinture des troubles de

Royaume, la Peur s'emparera de l'Exécutif; la Peur le forcera de rappeller ses Tantes.

Madame DE STAEL.

Je suis de l'avis de la Peur; Narbonne et moi nous en avons vû, aujourd'hui même, de très-bons effets.

ALEXANDRE LAMETH.

Pour rallier nos Partisans, je veux les allarmer sur la Constitution. Vouloir s'y soustraire, même par la fuite, n'est-ce pas un crime?

MIRABEAU, *riant.*

Oui, sans doute, et de lèze-Nation, qui pis est, et digne de la confiscation.

BARNAVE.

Et personne ne parlera-t-il du sang de ces Dames? Nous occuperions-nous de deux particulières arrêtées? que sont-elles de plus que des citoyennes?

Madame DE STAEL.

Ne manquez pas, Messieurs, de parler du ridicule de vos Ancêtres, qui s'en alloient à Rome baiser la mule du Pape.

CHARLES LAMETH.

Nous dirons dans ce cas-là, que plus nous avons de respect pour nos Princesses, s'il en existe encore, moins nous devons souffrir qu'elles aillent faire cette bassesse: bassesse qui retomberoit sur la Nation, si nous ne nous y opposions pas.

Madame DE STAEL.

Voilà, Messieurs, des moyens victorieux. Mais vous, grand Mirabeau, vous n'avez encore fait que de rire.

MIRABEAU.

J'admire le génie des préopinans. Je me trouve le plus grand imbécile.

NARBONNE.

L'Assemblée se tient, Messieurs, il se fait tard.

ALEXANDRE LAMETH.

Il faut s'attendre à de vives oppositions de la part des Noirs, qui ne manqueront pas d'invoquer le respect dû à la famille de leurs Maîtres.

CAMUS.

Les Esclaves!

CHARLES LAMETH.

Quel dommage de n'avoir pu combiner cette affaire hier aux Jacobins!

ALEXANDRE LAMETH.

Il faut prendre ses précautions :

Il donne un coup de sifflet : quarante déguenillés paroissent aussitôt.

SCENE IX.

LES MÊMES, UNE TROUPE DE GUENILLÉS.

ALEXANDRE LAMETH, *les harranguant en ces termes :*

AMIS, vous, les Souverains de la Nation, écoutez: Mesdames sont arrêtées; souffrirez-vous qu'elles partent?...

tent?... Vos amis pensent ce départ dangereux pour la chose publique : nous allons nous y opposer..... Environnez l'Assemblée : épouvantez les Noirs..... Pressez-vous dans les tribunes..... Applaudissez-nous..... Sifflez à notre commandement.... Et, si, contre notre attente, le décret nous est contraire, vous, dignes Chefs de nos émissaires, recevez le prix d'une insurrection..... Portez l'effroi sur les marches du Trône..... Que l'Exécutif ne sanctionne rien.... Partez...... rassemblez tous nos amis.

UN DÉGUENILLÉ.

Grand Lameth, ne craignez rien; nous obéirons ponctuellement..... Les groupes vont se former autour de l'Assemblée, au Palais-Royal, aux Thuileries.... Nous allons soulever les Fauxbourgs, et enivrer les Poissardes.

CHARLES LAMETH.

Fort bien. Partez; hâtez-vous.

(*Ils sortent.*)

Madame DE STAEL.

Toutes les mesures me semblent bien prises; le succès est certain; ah! qu'il me tarde de jouir de ma victoire. O Narbonne! je nage dans la joie.

NARBONNE.

A l'Assemblée, Messieurs, à l'Assemblée....

(*Ils s'en vont.*)

Passons, Madame, dans votre cabinet.

(*Elle y va avec lui.*)

SCÈNE X.

MIRABEAU, CHAPELIER.

MIRABEAU.

Arrêtez un instant ; je veux vous parler.

CHAPELIER.

Ils sont partis.

MIRABEAU.

Voyez-vous ces factieux ? Ils perdent tout. Nous laisserons-nous toujours mener par eux ? Les laisserons-nous à jamais dans cette folle idée ? Voulez-vous qu'ils nous conduisent dans l'abîme ?

CHAPELIER.

Non, certes.

MIRABEAU.

Voulez-vous me seconder ? J'opine dans un sens absolument contraire ; je parlerai pour Mesdames : m'appuyerez-vous ?

CHAPELIER.

Je le veux bien. Je suis indigné qu'on se permette ces excès contre nos Princesses.

MIRABEAU.

Et cette femme étrangère, cette fille d'un Ministre justement exécré, cette femme laide et ridicule, intrigante, et qui va promettant à chacun ses faveurs ; que nous importent ces lascives amours !

CHAPELIER.

Partons, je vous seconderai.

(Ils s'en vont.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

La scène est au Château des Thuileries.

NARBONNE, *seul.*

LE Roi m'a fait dire de ne pas m'éloigner; je gage que la Baronne va venir ici; elle ne peut me quitter; déjà elle m'a proposé de m'accompagner quelques postes. C'est lui jouer un tour cruel que d'avoir rendu le décret en faveur de Mesdames. Quant à moi, le Roi sait que je ne me suis adressé aux Enragés, que pour mieux réussir et conserver l'idée que l'on a de mon patriotisme. Je suis au fond du cœur bon Royaliste. Justement voici la Baronne.

SCENE II.

NARBONNE, Madame DE STAEL.

NARBONNE.

PARDON, Madame, je n'ai pû me rendre chez vous : le Roi m'a fait dire de rester ici, pour partir aussitôt que le décret sera sanctionné.

Madame de Stael.

Vous aimez mieux lui obéir que de passer quelques instans de plus avec moi ! . . . Mais comment ? le décret !... L'Assemblée les a-t-elle déclarées libres !

Narbonne.

C'est une intrigue diabolique. Nos amis ont vainement employé leur éloquence, la chaleur, la fureur même ; envain ont-ils parlé des dangers de la Constitution ; inutilement le Peuple s'est rassemblé, et a menacé les Noirs de sa colère ; vainement l'on a prolongé la séance, pas un Curé ne s'est senti l'appétit ordinaire ; en vain Duport, le Président, favorisoit le côté gauche ; inutilement les tribunes ont été soldées ; Barnave a été foible ; les Lameth ont bredouillé ; les 89 ont trahi la cause publique ; Menou par ses plaisanteries n'a fait qu'avancer le décret. Mais le comble de la perfidie, ç'a été de voir Mirabeau et Chapelier opiner dans un sens contraire : l'auteur du décret est Mirabeau lui-même : ce décret porte qu'on s'en refère à l'Exécutif pour faire rendre à ses Tantes leur liberté, à laquelle, a-t-il soutenu, nulle loi ne s'oppose. Voilà toute l'histoire.

Madame de Stael, *en élevant les mains.*

O revers épouvantable ! . . . Que d'affrons j'essuye à chaque instant ! . . . Fatale entreprise ! . . . J'échouerai !... Je serai l'objet de la risée publique ! . . . Narbonne, ô Narbonne ! vous vous éloignerez donc de moi ? . . . Concevez tous mes tourmens. . . .

On entend crier : . . . AUX ARMES ! AUX ARMES !

SCENE III.

LES MÊMES.

(On voit la Garde nationale qui prend ses postes.)

Madame DE STAEL.

QUELLE est cette alarme ! Voyez ce que c'est, Narbonne . . . . Je meurs de peur. . . .

NARBONNE, *courant à la croisée.*

C'est le Peuple qui se porte au Château . . . C'est pour empêcher la sanction . . . Ces cours se remplissent de monde . . . J'entends la générale . . . On sonne le tocsin . . . Courage, Baronne ; on fera consentir à tout le Roi pour rétablir la tranquillité.

Madame DE STAEL.

C'est là ma dernière ressource : Ciel ! exauce mes vœux.

NARBONNE.

La bande des Poissardes arrive ; elle va se présenter en députation. . . . Voilà les Ministres qui se rendent au Conseil. . . . . Quelle nuée d'Aristocrates armés de toutes pièces ! Ils accourent pour partager les dangers du Roi et soutenir la Garde. . . . . Voyez-vous le Général sur son bon Blanc. . . . Plus loin j'apperçois l'écharpe de Bailly ; il harangue le Peuple. . . J'entend crier autour de lui : *à la lanterne* . . . Venez donc voir cette mine patibulaire ; cette mine qui feroit croire à la contre-révolution.

Madame de Stael.

Quelle horreur ! La Garde nationale défend le passage; elle repousse ces femmes; elle dissiple le Peuple; on traine du Canon; la mèche fume ... Veulent-ils donc égorger le bon Peuple?.. On laisse pénétrer ici les Aristocrates ... Qu'ils sont bêtes ces Français! Ils ne savent que voler au secours du Roi!.. Oui certes, voilà le Général ... Sommes-nous donc déjà à six heures du matin?.. Par quel hasard, l'Arc-en-ciel paroît-il avant l'orage?.. Sortez, Narbonne; allez animer nos gens?.. Répandez cet argent... Enivrez les femmes; enivrez la Garde... Courrez, Narbonne.

(*Il sort*).

SCENE IV.

MADAME DE STAEL. *Une troupe d'Aristocrates qui entrent sur la Scène.*

Un Aristocrate.

Quelle est cet femme ?

Un Autre.

Seroit-ce déjà quelque Poissarde ?

Un Autre.

Je la connois; c'est tout comme, c'est la fameuse Ambassadrice.

Un Autre.

Vient-elle ici jouer le même rôle que dans l'oeil de boeuf, à Versailles, le soir du 5 Octobre.

UN AUTRE.

C'est un oiseau de mauvais augure.

UN AUTRE.

Chassons-là,

UN AUTRE.

C'est son amour pour Narbonne qui cause tout ceci.

UN AUTRE.

Que ne l'emmène-t-il ! . . Que n'en délivre-t-il la France ! . .

Madame DE STAEL. *Entendant tous ces propos prononcés assez haut.*

Dieu ! comment peut-on faire autant d'avanies à une femme ? . .

UN ARISTOCRATE, *passant à côté d'elle.*

Il est des femmes qui devroient se cacher.

UN AUTRE.

Qui devroient du moins cacher leur figure.

Madame DE STAEL.

Je crêve de rage . . . Ce sont-là ces Français si polis pour les Dames ! . . Je vais prendre Narbonne et partir avec lui . . . Je vais animer le Peuple . . . Sortons. Je n'y tiens plus.

(Elle part et on la hue en sortant).

SCENE V.

LES MÊMES. BAILLY.

UN ARISTOCRATE.

SILENCE ! . . Voici Bailly le long.

UN AUTRE, *assez haut.*

Quand tout ceci finira-t-il ?

UN AUTRE, *plus haut.*

Il est tems que tout ceci finisse.

TOUS, *très-haut.*

Oui, oui, oui... Il faut en finir.

BAILLY, *embarrassé.*

Messieurs, vous ne rendez pas justice aux soins que nous prenons.. La paix et la tranquillité font notre première occupation.

UN ARISTOCRATE.

En attendant, la ville est remplie de brigands insolens et impunis ; ils volent, ils incendient, ils égorgent à leur gré.

BAILLY.

Je voudrois bien les contenir : mais ils sont tellement redoutables, qu'ils m'ont menacé de me pendre en arrivant ici, et qu'il faut que je me taise.

UN ARISTOCRATE.

Songez, Monsieur, que le jour de la justice arrivera... tremblez alors. Ne devriez-vous pas être dans cet instant à l'Hôtel-de-Ville? Ne devriez-vous pas déployer le Drapeau rouge, et appeller la force publique contre les brigands qui menacent et troublent le séjour du Roi?.. Ne viendrez-vous jamais ici que pour insulter au Monarque, et lui proposer les moyens honteux de la lâcheté et de la foiblesse?

BAILLY.

Vous ne paroissez pas disposés à entendre raison.

UN ARISTOCRATE, *à part.*

Pour te la faire entendre à toi, il n'y a que le bâton.

SCENE VI.

LES MÊMES, LIANCOURT.

LIANCOURT.

MES...MES...MESSIEURS, fai... ai... tes place, je vous p.r.r. rie.

UN ARISTOCRATE.

Où voulez-vous aller ?

LIANCONRT.

Près de la per.. er.. sonne du Roi.

(*Les Aristocrates se serrent pour lui fermer le passage*).

UN ARISTOCRATE.

Il n'y a point de place pour vous.

LIANCOURT.

Mon.. on ser.. er.. vice m'appelle près de lui..

UN ARISTOCRATE.

Il n'a que trop de serviteurs comme vous.

LIANCOURT.

Je vous en....en...p.r.r.r.rie.

UN ARISTOCRATE.

Quand nous sommes ici, il n'a pas besoin de changer de chemise. Restez-là.

UN AUTRE.

Il lui donneroit de perfides conseils.

UN AUTRE.

Qu'a-t-il besoin d'un lâche ?

UN AUTRE.

Monsieur, pourquoi votre épée ne se tire-t-elle pas ?

LIANCOURT.

Ah ! de gr.r.ra...a...ce, fi .i..i..i..inissez ces plaisanteries !

UN ARISTOCRATE, *le prenant rudement par le bras.*

Non, f....., va-t-en bredouiller loin d'ici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE ROI.

UNE VOIX.

Le Roi ! Messieurs.

TOUS.

Vive le Roi.... Vive le Roi....

(*On applaudit.*)

UNE VOIX.

Silence..... Silence.....

LE ROI.

Je suis bien reconnoissant de votre zèle.

UNE VOIX.

N'abandonnez jamais votre Noblesse et comptez sur elle.

LE ROI.

Je reconnois-là toute la générosité de ses sentimens.

TOUS.

Vive le Roi.... Vive le Roi....

(On applaudit.)

UNE VOIX.

Est-il vrai, Sire, qu'il n'en existe plus en France ?

LE ROI.

Ce jour me seroit la preuve du contraire.

TOUS.

Vive le Roi.... Vive le Roi....

UNE VOIX.

Oui, Sire, alors seulement, Il n'y en aura plus, qu'elle aura été toute massacrée aux pieds de Votre Majesté.

LE ROI.

Dans l'état où est mon cœur, je ne saurois vous rendre tous mes sentimens.

TOUS.

Vive le Roi.... Vive le Roi....

SCENE VIII.

LES MÊMES, DUPORT, *apportant le Décret à la sanction.*

UN ARISTOCRATE, *au Roi.*

VOILA le Président, Sire ; il paroît étonné ; il a pâli.

LE ROI.

C'est qu'il me voit entourré de deux cens Gentilshommes..... *(On applaudit).*

DUPORT, *au Roi.*

Je vous apporte le Décret par lequel l'Assemblée s'en réfère à vous pour rappeller vos Tantes.

UN ARISTOCRATE, *à part.*

Le coquin ! il ne dira pas : VOTRE MAJESTÉ..... Ils le tutoyeront bientôt.

DUPORT.

Il y a eu beaucoup d'avis pour vous représenter les troubles qu'elles peuvent occasionner en sortant de France.... Vous voyez déjà même les alarmes de votre bon Peuple.

LE ROI.

Donnez-moi ce Décret.

BAILLY.

M. de la Fayette, Sire, que j'ai vu en me rendant ici, et qui est occupé à rétablir le calme, m'a recommandé de vous peindre les dangers qu'il craint pour vos jours, si vous sanctionnez ce Décret.

LE ROI.

Dites-lui que mes jours ne doivent pas troubler son sommeil.

TOUS.

Bravo, bravo.... Bravissimo....

BAILLY.

Les moyens de douceur, Sire....

LE ROI.

Des moyens de douceur tant qu'on voudra ; mais point de moyens de foiblesse.

TOUS.

Bravo.... Vive le Roi.... Bravissimo....

UN ARISTOCRATE, *à part.*

Avec de pareilles phrases seulement, comme il seroit bièntôt sur son trône.

BAILLY, *à Duport.*

Il entre en insurrection.

DUPORT.

Sortons. Allons travailler la Garde et le Peuple.... Vengeons-nous du mépris et des insultes de ces Aristocrates. (*Ils sortent.*)

LE ROI.

Voilà le Décret sanctionné. Où est Narbonne ? il faut qu'il parte à l'instant.

UN ARISTOCRATE.

Je l'ai vu avec Madame de Stael; elle le pressoit de partir sur-le-champ. Je crois l'avoir entendu dire que M. de Lessart lui enverroit le Décret quand il seroit sanctionné.

LE ROI.

Cela n'est pas possible. Partir sans emporter le Décret ! . . . qu'on le cherche, je vous prie.

SCENE IX.

LES MÊMES, M. DE STAEL.

M. DE STAEL, *au Roi.*

Vous le feriez chercher en vain ; il est en effet

parti avec Madame de Stael ; ils vont courir une ou deux postes ensemble.

(*La pièce retentit d'éclats de rire.*)

LE ROI.

Qu'on porte donc le Décret à M. de Lessart..... Sait-on quelque chose de ce qui se passe ?

UN ARISTOCRATE.

Le Peuple est dispersé par les soins de la Garde Nationale, qui a fait les plus belles manœuvres, et qui a tenu pour Votre Majesté, Sire, et contre les factieux et les brigands, tous les meilleurs propos.

LE ROI.

En ce cas-là, Messieurs, je vous engage à vous retirer, et vous prie d'être bien persuadés de ma reconnoissance.

UN ARISTOCRATE.

Ah ! Sire, le retour est impossible.

LE ROI.

Comment donc ?

UN ARISTOCRATE.

Quelques-uns d'entre nous ont déjà tenté le passage ; la Garde les repousse ; elle veut les fouiller. C'est, dit-on, l'effet de cinq à six paroles de MM. Bailly et Duport et des intrigues de Madame de Stael. On a fait boire les Grenadiers ; on leur a soufflé que nous ne sommes point ici pour vous défendre, mais pour vous assassiner. Nous leur représentons envain que nous ne voulons que les seconder contre les brigands. C'est une défiance, disent-ils, de leur fidélité et de leur courage : et ils nous maltraitent en

sortant; plusieurs d'entre nous sont au Corps-de-garde; d'autres sont menés en prison; on veut en un mot nous massacrer, si nous ne nous laissons point désarmer,

TOUS.

Nous désarmer!.. Nous désarmer!.. jamais la Noblesse Française ne connut cette ignominie. Nous mordrons tous plutôt la poussière.

UN ARISTOCRATE.

Suivez-moi, Gentils-hommes, nous saurons nous frayer un chemin.

LE ROI.

Arrêtez... qu'on fasse venir M. de la Fayette.

UN ARISTOCRATE.

C'est par ses ordres que la Gardre se conduit.

LE ROI.

Quoi? il ose donner de pareils ordres...

UN ARISTOCRATE.

Il prétend les tenir de Votre Majesté.

LE ROI.

Quel mensonge!.. Vous avez tous vû qu'il ne m'a point parlé.

UN ARISTOCRATE.

Marchons, Messieurs.

LE ROI.

Arrêtez.... que prétendez-vous en si petit nombre contre une Garde si nombreuse?

TOUS.

Mourir, plutôt que d'être deshonorés.

(On remet un billet au Roi).

LE ROI.

Ce billet est de la Fayette. Il porte qu'il ne répond point de mes jours tant qu'on laissera entrer dans mes appartemens des gens armés qui lui sont suspects...

TOUS.

Suspects !....... à lui ! ...... Voilà notre gloire recouvrée.

LE ROI.

Il ajoute que la Garde ne veut plus d'intermédiaires entre elle et moi ; et il me prévient qu'il va donner l'ordre de ne plus laisser entrer au Château que la *Domesticité*.

LES ARISTOCRATES, *frémissant de colère.*

L'insolent !.. nous prendre pour des assassins, pour des Régicides, lorsque nous sommes prêts à verser tout notre sang pour le Roi.

LE ROI.

Voyez l'embarras où je me trouve : est-il prudent de mécontenter la Garde ? Je conçois tout votre ressentiment contre son Chef ; mais il abuse de sa faveur : tôt ou tard, son ambition sera trompée. C'est-là mon unique espoir. Croyez-vous que ma patience tienne à l'insensibilité ? Or, si je pense que la sagesse et la prudence me laveront un jour aux yeux de la postérité, de tant d'humiliations, ne suis-je pas en droit de vous représenter ce que les circonstances exigent de vous. Non, ne vous laissez pas désarmer ; je ne proposerai jamais la honte à ma Noblesse ; mais confiez-moi vos armes ; vous les tenez de moi ; je vous les

rendrai : alors, j'espère, que la Garde ouvrira le passage.

TOUS.

O Roi ! nous vous sacrifions beaucoup plus que notre vie.

LE ROI.

Je le sens, soyez-en sûrs. Voilà un grand coffre, déposez-là vos armes.

(La Noblesse obéit. Cette cérémonie est extrêmement triste. On voit des individus dans les convulsions du désespoir ; d'autres qui veulent briser leurs épées; et d'autres qui aiment mieux qu'on les emporte morts sur leurs armes que de les déposer, et qui vont tenter les passages. Cette cérémonie achevée, on écrit sur le coffre, en gros caractères :

TOMBEAU DES ARMES DE LA NOBLESSE FRANÇAISE.

On ferme le Coffre, et la toile tombe.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE D'UN ROYALISTE.
1791.

Un de ces jeunes Aristocrates, qui ont été mis en prison au sujet de l'affaire du 28 Février, a composé cette Pièce, pendant sa captivité, pour célébrer sa reconnoissance envers MADAME DE STAEL, et aussi pour se maintenir en bonne humeur dans les fers. Il espère que cette Production, fruit de ses amusemens, sera bien accueillie du Public.